



## Critique fiction



**Illska,**  
EIRÍKUR ÖRN NORDDAHL,  
traduit de l'islandais  
par Éric Boury,  
éd. Métailie,  
608 p., 24 €.

Pour la première fois traduit en France mais déjà réputé dans son pays, l'Islandais **Eiríkur Örn Norddahl** est né en 1978. Durant les années 2000, il a vécu hors d'Islande, notamment en Allemagne et en Finlande – et encore, tout dernièrement, au Vietnam. Tout en faisant des petits boulots, il s'est d'abord illustré dans la poésie d'avant-garde, mais aussi en tant que traducteur littéraire. *Illska* est son quatrième roman.

## Europe années zéro

Avec une formidable liberté, un Islandais donne corps au désarroi européen par son art du montage, connectant (entre autres) son pays au tournant des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles et la Lituanie de la Seconde Guerre.

**Par Hervé Aubron**

L'Europe n'est pas une île. Chaque jour nous le rappelle, mais nous ne voulons pas y croire – particulièrement en cette France tétanisée par la perspective de son déclin. La lucidité, à ce propos, trouve sans doute ailleurs des terrains plus propices, car moins centraux en termes de géographie comme de pouvoir. L'Islande, par exemple, qui s'est crue un temps l'île absolue, à l'abri dans un cocon de prospérité et d'homogénéité sociale. Cette bulle a éclaté en 2008, et elle a sa part dans *Illska*, pavé jeté par un inconnu olibrius islandais, Eiríkur Örn Norddahl. *Illska* signifie « le mal » – ce qui peut être trompeur, tant il n'y a ici nul moralisme (ni relativisme). On est plutôt face à un plexus

courbaturé, traversé par de multiples tensions contradictoires, ses terminaisons nerveuses s'élançant très loin, dans l'espace comme dans le temps. Ce plexus est celui des personnages, mais aussi celui de l'Islande, et au-delà celui d'un continent entier, miné par trop de dénis et au bord de la crise de nerfs.

Cela débute comme une comédie de mœurs à Reykjavík en ce début de millénaire. Agnes, étudiante en histoire, est obsédée par la Shoah : fille d'émigrés lituaniens, elle mêle dans son ascendance Juifs et collabos. Entamant avec le doux et indécis Omar une vie de couple assez vite douillette, sinon ronronnante, elle travaille à son mémoire, consacré au néonazisme en Islande. Elle rencontre par ce biais un jeune militant, Arnor, qui se révèle aussi enragé qu'intelligent, et dont la radicalité tranche avec la tiédeur d'Omar : Agnes finit par coucher avec lui. Triangle amoureux et chassé-croisé politiquement incorrect (la Juive et le nazi) : cela pourrait sentir la recette, une démonstration de virtuosité portée sur la provocation. Il y a bien, parfois, un côté m'as-tu-vu dans la ponctuation saccadée ou les systématiques effets de montage du texte – qui s'en sort toutefois avec un aplomb impressionnant, dès lors que sa propre façon de reflète les babils déboussolés des personnages, à hue et à dia entre leurs principes, souvenirs, généalogies et pulsions. Rien de prévisible d'un paragraphe à l'autre, où l'on passe sans cesse de cette situation première à des péripéties ultérieures ou antérieures (la jeunesse tour à tour morne et rocambolesque des trois personnages). Dès le début, un locuteur non identifié y intercale des topos historiques : son laconisme faussement naïf, façon fiche de synthèse, révèle un art consommé du sarcasme, aussi brutal que désarmant. Il y est notamment question de l'histoire islandaise, de brusques raccourcis la ramenant à un syndrome mêlant complexes d'infériorité et de supériorité : comment les Islandais ont souffert d'être considérés comme des arriérés par les autres Scandinaves, comment ils ont été confusément flattés lorsqu'il leur a été rapporté



Eiríkur Örn Norddahl, à Paris, le 25 juin 2015.



qu'Hitler voyait en eux un possible échantillon d'Aryens purs, comment le pays s'est plus tard forgé une mentalité de fayot orgueilleux, sûr de son esprit d'indépendance et de son humilité quand il n'aimait rien tant qu'être cité en exemple par les puissances du moment (le pays étant un parfait « aéroport au milieu de l'Atlantique »), comment plus tard l'île a muté en plateforme offshore, engendrant de « nouveaux Vikings » de la finance qui se révélèrent des ploucs bling-bling et dangereusement incompetents.

L'Islande a son compte, mais elle n'est pas la seule, tant elle apparaît comme une métonymie de l'Europe tout entière, ce continent qui s'est donc aussi révé île, protégé de la misère et des fracas environnants, mais aussi des démons passés qui la ravagèrent – ces fameux « populismes » ou extrémismes qu'étudie Agnes. Le conférencier invisible n'évoque pas seulement l'histoire du pays, mais aussi celle de la Seconde Guerre en Europe, toujours sur le même mode du grinçant chien savant : « Presque tout le monde s'accorde à dire qu'Hitler était incapable d'aimer. » Ou encore – c'est le premier paragraphe : « Environ deux mille personnes ont trouvé la mort pendant l'écriture de ce livre. Ou plutôt deux cent mille. Six millions de Juifs. Dix-sept millions d'hommes, de femmes et d'enfants. Presque quatre-vingts millions d'êtres humains. Le monde ne sera plus jamais le même. Mais non je rigole ! »

L'historien de cirque finira par s'effacer, et c'est plutôt de bon aloi, tant un numéro sardonique perd à s'éterniser. Une autre plateforme s'imbrique dès lors dans la marelle du récit : nous voici en Lituanie en 1940, parmi les aïeux d'Agnes. Ce n'est sans doute pas seulement

### Depuis son krach, l'Islande sait que nous vivons dans une bulle.

l'ascendance de la jeune femme qui impose cette faille spatio-temporelle, c'est aussi l'ambivalence de l'Europe, dont deux confins sont d'un coup reliés, entre autres par une glaçante arithmétique, entre le plus préservé et le comble du supplice : l'Islande est le pays européen qui, en pourcentage, a le moins perdu de vies durant la Seconde Guerre (0,16 % de la population), tandis que sont morts 14 % des habitants de la Lituanie, dont la communauté juive a payé le plus lourd tribut européen – 95 % de ses membres ont été exterminés. Décrivant la marche boueuse qui mène aux charniers de la Shoah par balles, Eiríkur Orn Norddahl est un funambule de haute voltige, sur le fil entre trivialité (parfois jusqu'au comique) et atrocité, avec cette même agilité que dans le reste du livre, entre petite et grande échelle, hauteur d'homme et vue aérienne, ironie et lyrisme tenu en bride.

Pendant ce temps, Agnes a eu sans le préméditer un enfant de père indécis – une nouvelle strate retranscrivant les pensées prélinguistiques qui affluent dans le cerveau du nourrisson, lequel est vite circonspect quant au monde qui lui est offert. Sont ainsi rendues contemporaines les cogitations d'un bébé de ce millénaire et des tueries dans les forêts lituanaises des années 1940. Le cauchemar est fini, voici venue l'Europe de la prospérité et de la paix, nous dit-on, sans rire. Cela reste en travers de la gorge de l'auteur, Islandais revenu de toutes les îles, mais cela ne l'empêche pas de chanter, de rire aussi, de gémir ou crier, au besoin. ●